

Levasseur,\* et si pauvre, qu'elle demeure chez moi ; que ce panier contenait, entre autres choses, un pot de vingt livres de beurre ; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine ; que la bonne vieille, l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille, avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre, ou le prix qu'il a coûté ; et qu'après vous être moqués d'elle, selon l'usage, vous et madame votre épouse, vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation ; je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens, s'ils ne servaient à chasser le pauvre, quand il vient réclamer son bien ; et, en lui montrant combien *justice* et *humanité* sont des mots roturiers, je lui ai fait comprendre, à la fin, qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, Monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée, et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que si, par hasard, il vous en a coûté quelque chose pour le port du paquet à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste.

Je n'attends là-dessus que vos ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agréer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

J.-J. ROUSSEAU.

*Observation.*—Cette lettre, qui n'est d'un bout à l'autre qu'une fine ironie, renferme une leçon qui ne pouvait être donnée avec plus d'esprit ; c'est un chef-d'œuvre de piquante raillerie, mais auquel on peut reprocher peut-être un peu trop d'amertume, d'autant plus qu'il est probable qu'il y avait eu de l'exagération dans la rapport de madame Levasseur.

### LE PACHA ET LE DERSVIS.

UN Arabe, à Marseille, autrefois m'a conté  
Qu'un pacha turc, dans sa patrie,  
Vint porter certain jour un coffret cacheté  
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.

\* Cette femme était la mère de *Thérèse Levasseur*, gouvernante de *J.-J. Rousseau*.

Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,  
Des diamants de très grand prix :  
C'est un présent que je veux faire  
À l'homme que tu jugeras  
Être le plus fou de la terre.  
Cherche bien, tu le trouveras.

Muni de son coffret, notre bon solitaire  
S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin  
D'aller loin ?

L'embarras de choisir était sa grande affaire :  
Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts  
Se présenter à ses regards.  
Notre pauvre dépositaire,

Pour l'offrir à chacun, saisissait le coffret :  
Mais un pressentiment secret  
Lui conseillait de n'en rien faire,  
L'assurait qu'il trouverait mieux.  
Errant ainsi de lieux en lieux,  
Embarrassé de son message,  
Enfin, après un long voyage,

Notre homme et le coffret arrivent un matin  
Dans la ville de Constantin.

Il trouve tout le peuple en joie  
Que s'est-il donc passé ? Rien, lui dit un iman ;  
C'est notre grand-visir que le sultan envoie,  
Au moyen d'un lacet de soie,  
Porter au prophète un firman.

Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires ;  
Et, comme ce sont des misères,

Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.  
—Souvent ?—Oui.—C'est fort bien. Votre nouveau visir  
Est-il nommé ?—Sans doute, et le voilà qui passe.  
Le dervis à ces mots court, traverse la place,  
Arrive, et reconnaît le pacha son ami.

Bon ! te voilà, dit celui-ci :  
Et le coffret ?—Seigneur, j'ai parcouru l'Asie :  
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.  
Aujourd'hui ma course est finie ;  
Daignez l'accepter, grand-visir.

FLORIAN.

## L'AVOCAT PATELIN.

(La scène est dans un village près de Paris.)

M. PATELIN, seul.

Cela est résolu : il faut aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf... A me voir ainsi habillé, qui est-ce qui me prendrait pour un avocat ? Ne dirait-on pas plutôt que je fusse un magister de ce bourg ? Depuis quinze jours que j'ai quitté le village où je demeurais, pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant y faire mieux mes affaires... elles vont de mal en pis. J'ai de ce côté-là pour voisin, mon compère le juge du lieu... pas un pauvre petit procès. De cet autre côté un riche marchand drapier... pas de quoi m'acheter un méchant habit !... ah ! pauvre Patelin, pauvre Patelin ! comment feras-tu pour contenter ta femme qui veut absolument que tu maries ta fille ! Qui voudra d'elle, en te voyant ainsi déguenillé ? Il faut bien, par force, avoir recours à l'industrie... Oui, tâchons adroitement à nous procurer, à crédit, un bon habit de drap, dans la boutique de M. Guillaume notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille...

SCÈNE SUIVANTE.

M. PATELIN, M. GUILLAUME.

M. P. (à part.) Bon ! le voilà seul : approchons.

M. G. (à part, feuilletant son livre.) Compte du troupeau... six cents bêtes...

M. P. (à part, lorgnant le drap.) Voilà une pièce de drap qui ferait bien mon affaire.—(à M. Guillaume.) Serviteur, monsieur.

M. G. (sans le regarder.) Est-ce le sergent que j'ai envoyé querir ? qu'il attende.

M. P. Non, monsieur, je suis...

M. G. (l'interrompant en le regardant.) Une robe... Le procureur donc ?... Serviteur.

M. P. Non, monsieur, j'ai l'honneur d'être avocat.

M. G. Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre serviteur.

M. P. Mon nom, monsieur, ne vous est sans doute pas inconnue. Je suis Patelin, l'avocat.

M. G. Je ne vous connais point, monsieur.

M. P. (à part.) Il faut se faire connaître. (à M. G.) J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires de feu mon père, une dette qui n'a pas été payée, et...

M. G. Ce ne sont pas mes affaires ; je ne dois rien.

M. P. Non, monsieur : c'est au contraire feu mon père qui devait au vôtre trois cents écus, et comme je suis homme d'honneur je viens vous payer.

M. G. Me payer ? Attendez, monsieur, s'il vous plaît... je me remets un peu votre nom. Oui, je connais depuis longtemps votre famille. Vous demeuriez au village ici près ; nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse ; je suis votre très humble et très obéissant serviteur. (lui offrant sa chaise.) Asseyez-vous là, s'il vous plaît, asseyez-vous là.

M. P. Monsieur !

M. G. Monsieur !

M. P. (s'asseyant.) Si tous ceux qui me doivent étaient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serais beaucoup plus riche que je ne suis ; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

M. G. C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

M. P. Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes, et je viens savoir quand vous serez en commodité de recevoir vos trois cents écus.

M. G. Tout à l'heure.

M. P. J'ai chez moi votre argent tout prêt, et bien compté ; mais il faut vous donner le temps de faire dresser une quittance par-devant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en forme.

M. G. Cela est juste. Eh bien, demain matin à cinq heures.

M. P. A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume ? je crains de vous détourner.

M. G. Point de tout : je ne suis que trop de loisir ; on ne vend rien.

M. P. Vous faites pourtant plus d'affaires, vous seul, que tous les négociants de ce lieu.

M. G. C'est que je travaille beaucoup.

M. P. C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays.—(examinant la pièce de drap.) Voilà un assez beau drap.

*M. G.* Fort beau.

*M. P.* Vous faites votre commerce avec une intelligence. . .

*M. G.* Oh, monsieur!

*M. P.* Avec une habileté merveilleuse!

*M. G.* Oh, oh, monsieur!

*M. P.* Des manières nobles et franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

*M. G.* Oh! point, monsieur!

*M. P.* Parbleu! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

*M. G.* Je le crois, c'est couleur de marron.

*M. P.* De marron? Que cela est beau! Gage, M. Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là?

*M. G.* Oui, oui, avec mon teinturier.

*M. P.* Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là que dans toutes celles du village.

*M. G.* Ah! ah! ah!

*M. P.* (*tâtant le drap.*) Cette laine me paraît assez bien conditionnée.

*M. G.* C'est pure laine d'Angleterre.

*M. P.* Je l'ai cru. . . A propos d'Angleterre, il me semble, M. Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble?

*M. G.* Chez monsieur Nicodème?

*M. P.* Justement. Vous étiez beau comme l'Amour.

*M. G.* Je l'ai oui dire à ma mère.

*M. P.* Et vous appreniez tout ce qu'on voulait.

*M. G.* A dix-huit ans, je savais lire et écrire.

*M. P.* Quel dommage que vous ne vous soyez pas appliqué aux grandes choses! Savez-vous bien, M. Guillaume, que vous auriez gouverné un État?

*M. G.* Comme un autre.

*M. P.* Tenez, j'avais justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse faire un habit. Je songe que demain matin à cinq heures, en apportant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

*M. G.* Je vous le garderai.

*M. P.* (*à part.*) Le garderai. . . . ce n'est pas là mon compte. (*à M. G.*) Pour racheter une rente, j'avais mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulais pas toucher; mais je vois bien, M. Guillaume, que vous en aurez une partie.

*M. G.* Ne laissez pas de racheter votre rente; vous aurez toujours de mon drap.

*M. P.* Je le sais bien; mais je n'aime point à prendre à crédit. . . Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard! Quel air de santé et de longue vie!

*M. G.* Je me porte bien.

*M. P.* Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus, j'apporte aussi de quoi le payer?

*M. G.* Il vous en faudra. . . . Vous voulez sans doute l'habit complet?\*

*M. P.* Oui, très complet, justaucorps, culotte, et veste, doublés de même, et le tout bien long et bien large.

*M. G.* Pour tout cela, il vous en faudra. . . . oui. . . . six aunes. Voulez-vous que je les coupe en attendant?

*M. P.* En attendant. . . . non, monsieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main: c'est ma méthode.

*M. G.* Elle est fort bonne. (*à part.*) Voici un homme très exact.

*M. P.* Vous souvient-il, M. Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'écu de France?

*M. G.* Le jour qu'on fit la fête du village?

*M. P.* Justement. Nous raisonnâmes à la fin du repas sur les affaires du temps, et je vous ouïs dire de belles choses.

*M. G.* Vous vous en souvenez?

*M. P.* Si je m'en souviens! Vous prédites dès-lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

*M. G.* Je vois les choses de loin.

*M. P.* Combien, M. Guillaume, me ferez-vous payer l'aune de ce drap?

*M. G.* (*regardant la marque.*) Voyons. . . . un autre en paierait, ma foi! six écus; mais allons. . . . je vous le laisserai à cinq écus.

*M. P.* (*à part.*) Le Juif!—(*à M. G.*) Cela est trop honnête! six fois cinq écus, ce sera justement. . . .

*M. G.* Trente écus.

*M. P.* Oui, trente écus; le compte est bon. . . . Parbleu! pour renouveler connaissance, il faut que nous mangions, demain à dîner, une oie dont un plaideur m'a fait présent.

*M. G.* Une oie! je les aime fort.

*M. P.* Tant mieux. Touchez là; à demain à dîner; ma femme les apprête à miracle—Par ma foi! il me tarde qu'elle

\* Un habit complet, a complete suit of clothes.

me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il soit fait à dîner ?

*M. G.* Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

*M. P.* Ce serait grand dommage.

*M. G.* Faites mieux. Vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt.

*M. P.* Sans cela, je n'y songerais pas.

*M. G.* Je vais le faire porter chez vous par un de mes garçons. Il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

*M. P.* (*prenant le drap.*) Cela est heureux !

*M. G.* Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

*M. P.* Bon ! est-ce que je ne me fie pas à vous ?

*M. G.* Donnez, donnez ; je vais vous le faire porter, et vous m'enverrez par le retour. . . .

*M. P.* Le retour. . . . non, non ; ne détournez pas vos gens ; je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi. . . . Comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

*M. G.* Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

*M. P.* Eh, point, point. Je ne suis pas glorieux ; il est presque nuit ; et sous ma robe on prendra ceci pour un sac de procès.

*M. G.* Mais, monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour. . . .

*M. P.* Eh, point de façon, vous dis-je. . . . à cinq heures précises, trois cent trente écus, et l'oie à dîner. Oh ça, il se fait tard : adieu, mon cher voisin, serviteur.

*M. G.* Serviteur, monsieur, serviteur. (*M. Patelin sort.*)

*Observation.*—L'AVOCAT PATELIN est une ancienne comédie rajeunie par Brueys en 1706. Ce nom de *Patelin* a passé dans la langue française, pour signifier un homme souple et artificieux, qui par des manières flatteuses et insinuantes fait venir les autres à ses fins.

### DON JUAN ET SON CRÉANCIER.

DON JUAN ; SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN, valets  
de don Juan.

*La Vio.* Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

*Sgan.* Bon ! voilà ce qu'il nous faut, un compliment de créancier ! De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent ? et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas ?\*

*La Vio.* Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis ; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

*Sgan.* Qu'il attende tant qu'il voudra.

*D. Juan.* Non ; au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire céler aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose ; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un sou.

### SCÈNE SUIVANTE.

DON JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE,  
RAGOTIN.

*D. Juan.* Ah, monsieur Dimanche, approchez ; que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens, de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avois donné ordre qu'on ne me fit parler à personne ; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

*M. Dim.* Monsieur, je vous suis fort obligé.

*D. Juan.* (*parlant à ses laquais.*) Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une anti-chambre, et je vous ferai connaître les gens.

*M. Dim.* Monsieur, cela n'est rien.

*D. Juan.* Comment ? vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis ?

*M. Dim.* Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu. . . .

*D. Juan.* Allons vite ! un siège pour M. Dimanche.

*M. Dim.* Monsieur, je suis bien comme cela.

*D. Juan.* Point, point : je veux que vous soyez assis comme moi.

*M. Dim.* Cela n'est point nécessaire.

*D. Juan.* Apportez un fauteuil.

*M. Dim.* Monsieur, vous vous moquez, et. . . .

*D. Juan.* Non, non : je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

*M. Dim.* Monsieur ! . . . .

\* On dit, Monsieur n'y est pas, pour dire, Monsieur n'est pas chez lui, ou n'est pas à la maison.

*D. Juan.* Allons, asseyez-vous.

*M. Dim.* Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais. . .

*D. Juan.* Mettez-vous là, vous dis-je.

*M. Dim.* Non, monsieur, je suis bien ; je viens pour. . .

*D. Juan.* Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes point assis.

*M. Dim.* Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je. . .

*D. Juan.* Parbleu, monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

*M. Dim.* Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu. . .

*D. Juan.* Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

*M. Dim.* Je voudrais bien. . .

*D. Juan.* Comment se porte madame Dimanche, votre épouse ?

*M. Dim.* Fort bien, monsieur, Dieu merci.

*D. Juan.* C'est une brave femme.

*M. Dim.* Elle est votre servante, monsieur. Je venais. . .

*D. Juan.* Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

*M. Dim.* Le mieux du monde.

*D. Juan.* La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

*M. Dim.* C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je. . .

*D. Juan.* Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

*M. Dim.* Toujours de même, monsieur. Je. . .

*D. Juan.* Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

*M. Dim.* Plus que jamais, monsieur.

*D. Juan.* Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

*M. Dim.* Nous vous sommes infiniment obligés. Je. . .

*D. Juan.* (*lui tendant la main.*) Touchez donc là, M. Dimanche. Etes-vous bien de mes amis ?

*M. Dim.* Monsieur, je suis votre serviteur.

*D. Juan.* Parbleu, je suis à vous de tout mon cœur.

*M. Dim.* Vous m'honorez trop. Je. . .

*D. Juan.* Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

*M. Dim.* Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

*D. Juan.* Et c'est sans intérêt, je vous prie de le croire.

*M. Dim.* Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur. . .

*D. Juan.* Oh ça ! M. Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

*M. Dim.* Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout-à-l'heure. Je. . .

*D. Juan.* (*se levant.*) Allons ! vite, un flambeau pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

*M. Dim.* (*se levant aussi.*) Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais. . .

(*Sganarelle ôte vite les sièges.*)

*D. Juan.* Comment ! Je veux qu'on vous escorte, je m'intéresse trop à votre personne ; je suis votre serviteur, et de plus, votre débiteur.

*M. Dim.* Ah ! Monsieur. . .

*D. Juan.* C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

*M. Dim.* Si. . .

*D. Juan.* Voulez-vous que je vous reconduise ?

*M. Dim.* Ah, monsieur, vous vous moquez. Monsieur. . .

*D. Juan.* Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie, encore une fois, d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (*Il sort.*)

MOLIÈRE.

### L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS.

Deux compagnons, pressés d'argent,

A leur voisin fourreur vendirent

La peau d'un ours encor vivant,

Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent :

C'était le roi des ours. Au compte de ces gens,

Le marchand, à sa peau, devait faire fortune ;

Elle garantirait des froids les plus cuisants,

On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.

Dindenaut\* prisait moins ses moutons, qu'eux leur ours ;

Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.

\* Marchand de moutons.

S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,  
 Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,  
 Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.  
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.  
 Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :  
 D'intérêts\* contre l'ours, on n'en dit pas un mot.  
 L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;  
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,  
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,  
 Ayant quelque part ouï dire  
 Que l'ours s'acharne peu souvent  
 Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.  
 Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :  
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;  
 Et, de peur de supercherie,  
 Le tourne, le retourne, approche son museau,  
 Flaire aux passages de l'haleine.  
 C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent.  
 A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.  
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend,  
 Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille  
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.  
 Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?  
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?  
 Car il t'approchait de bien près,  
 Te retournant avec sa serre.  
 Il m'a dit qu'il ne faut jamais  
 Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

LA FONTAINE.

### LE PAQUEBOT.

UNE circonstance m'a forcé dernièrement de faire un voyage en Angleterre, c'est-à-dire d'aller passer vingt-quatre heures à Douvres. Je n'en prendrai pas occasion de décrire les mœurs, d'analyser la constitution, d'évaluer les finances des trois royaumes ; de l'aspect de cette ville, je ne conclurai pas que les Iles Britanniques ne sont qu'un vilain amas de rochers arides ; de l'excessif embonpoint de mon hôtesse de Douvres, de sa figure hommasse, de sa passion pour le *claret*,

\* *C'est-à-dire*, on ne dit pas un mot pour obtenir le dédommagement de la peine et de la dépense qu'avait coûté cette expédition contre l'ours.

je ne conclurai pas que les femmes anglaises pèsent de deux à trois quintaux ; qu'elles s'enivrent tous les soirs, et qu'elles ont de la barbe au menton. Je ne parlerai que de mon passage de Calais à Douvres, et je me bornerai à la peinture d'un paquebot, que l'on pourrait, à quelques égards, comparer à la barque de Caron.

Pressé de partir, j'avais accepté la proposition qui m'avait été faite, par la voie des *Petites Affiches*,\* de voyager à *frais communs*, avec un *particulier connu* qui se rendait en poste à Calais. Mon compagnon de voyage, que je ne connaissais encore que de correspondance, vint me prendre à cinq heures du matin, nous montons en voiture, et nous voilà en route. La première observation que j'eus occasion de faire, porta sur l'énormité du bagage que mon compagnon emportait avec lui. Indépendamment de la vache† et des malles qui surchargeaient la voiture, l'intérieur était rempli d'une quantité d'objets et de provisions de toute espèce. Cette remarque me fournit l'occasion de nouer l'entretien.

« Monsieur se propose de faire un long voyage, à ce qu'il me semble ? » — « Je suis las de la vie oisive que je mène depuis si longtemps, et, pour en varier les scènes, j'ai pris la résolution de visiter une bonne partie du globe. Je commence par l'Angleterre, sans trop savoir pourquoi, car c'est un pays que je déteste. » — « Vous l'avez habité sans doute ? » — « Non, je sors de Paris pour la première fois ; mais j'ai lu tout ce qu'on a écrit sur ces tristes contrées, où un rayon du soleil est aussi rare qu'une grappe de raisin. » — « Cette objection est de peu d'importance pour un voyageur, et vous trouverez là, je vous assure, beaucoup de choses faites pour exciter votre curiosité ; quelques-unes mêmes dignes de toute votre admiration. » — « C'est un sentiment auquel je ne suis pas sujet, et convaincu, comme je le suis, que Paris est encore, à tout prendre, ce qu'il y a de mieux sur la terre, je ne suis pas loin de croire que j'aurais tout aussi bien fait de *res-ter chez moi*. »

Dans la suite de cet entretien, j'appris que celui avec qui je voyageais se nommait M. Vermeil, qu'il avait cinquante-cinq ans, qu'il était garçon, qu'il jouissait d'une soixantaine de mille livres de rente, et qu'il ne s'était jamais plus ennuyé

\* *Petites Affiches*, Feuille périodique, dans laquelle on annonce les terres, les maisons, les meubles à vendre, les appartements à louer, les effets perdus ou trouvés, etc.

† La vache, *the imperial*.

que depuis qu'il avait été guéri de la goutte par un charlatan non patenté. "Je ne devine pas, lui dis-je, ce que vous pouvez trouver d'amusant à la goutte."—"En perdant la goutte j'ai gagné le *spleen*, et je voyage maintenant pour me guérir de cette dernière maladie. Fasse le ciel que le remède cette fois encore, ne soit pas pire que le mal!"

Comme il achevait ces mots, notre postillon, qui s'obstinait à ne point céder le pavé à une berline à six chevaux qui venait au-devant de nous, l'accrocha en passant, et nous versa sur le bas-côté de la route. "*J'aurais mieux fait de rester chez moi,*" dit M. Vermeuil, en se débarrassant du milieu des paquets sous lesquels il était tombé, tandis que j'empêchais le postillon de dételer son porteur pour courir après la berline qui se sauvait au galop. Le mal n'était pas grand; quelques paysans nous aidèrent à relever notre voiture, et, sans autre encombre, nous arrivâmes à Amiens, où nous nous arrêtâmes pour diner.

M. Vermeuil trouva tout ce qu'on nous servait détestable; il ne fit pas même grâce au pâté, qu'il dédaigna, sans égard à la réputation qu'Amiens s'est acquise en ce genre. Je lui proposai de faire un tour dans la ville, tandis que l'on attellerait nos chevaux; mais il en avait assez vu pour être en état de prononcer "qu'Amiens était une misérable ville, bâtie en bois, dont la cathédrale ne pouvait pas souffrir la comparaison avec Notre-Dame de Paris, et où l'on faisait très mauvaise chère."

L'avantage que j'ai d'avoir couru le monde depuis l'âge de quinze ans m'a dès longtemps familiarisé avec cette suite d'inconvénients inséparables des voyages. En une heure de temps je suis établi en quelque endroit que je me trouve, aussi commodément que si j'y avais passé plusieurs mois; je prends les hommes et les choses comme ils se présentent, et je fais en sorte de tirer quelque instruction ou quelque plaisir des objets au milieu desquels je me trouve placé. Il n'en était pas ainsi de mon compagnon de voyage. Dégoûté de tout, parce qu'il l'était de lui-même, voyageant sans autre but que de se fuir, et se retrouvant toujours, pour lui tout était incommodité, obstacle, désappointement. Il se plaignait du bruit de la voiture, des cahots, de ne savoir où appuyer sa tête, et le refrain de son éternelle plainte, qu'il modulait sur vingt tons plus comiques l'un que l'autre, était toujours; "*J'aurais mieux fait de rester chez moi.*"

Je m'amusais à calculer combien de fois il le répéterait avant d'avoir achevé son tour d'Europe, lorsque nous arri-

vâmes à Calais, au milieu d'une pluie de cartes que l'on jetait dans notre voiture, pour nous indiquer le nombre et le nom des paquebots prêts à partir.

A peine étions-nous descendus à l'ancienne et célèbre auberge de M. Dessin, que plusieurs capitaines vinrent eux-mêmes nous offrir leurs services. Nous nous décidâmes pour le paquebot français, *L'Espérance*. Le vent était favorable; nous devions mettre à la voile dans deux heures, et nous n'avions que le temps de faire porter et visiter nos effets à la douane, formalité que M. Vermeuil trouva fort impertinente, quand il offrait de donner *sa parole* qu'il n'emportait rien qui fût soumis aux droits.

Il était quatre heures de l'après-midi, lorsque nous nous rendîmes au port. Le ciel était serein, la mer légèrement agitée par un vent favorable, et déjà le pont du paquebot était couvert de nombreux passagers. A la vue de la planche étroite sur laquelle il fallait passer, peu s'en fallut que mon compagnon n'abandonnât la partie. Il finit cependant par suivre, avec une courageuse résolution, l'exemple que lui donnaient des femmes et des enfants. Nous sommes à bord; on démarre, au bruit de cent voix qui vont et reviennent du rivage au navire. "Adieu, ma tante!—Adieu, mon frère!—N'oubliez pas la petite provision d'aiguilles.—*My love to Nancy!*—Prenez garde que le vent n'enlève votre bonnet!—*Tell George, I shall soon be in town!*—Ne manquez pas d'aller à *Scotland Yard*.—Ayez soin de remettre ma lettre vous-même." Et cent autres recommandations semblables, que l'on répète encore lorsqu'on ne s'entend plus; cependant la voile s'enfle, le rivage s'éloigne; et déjà nous ne voyons plus que la tour du phare.

Je ramène alors mes regards autour de moi, et je fais la revue de nos passagers. Ils se composent, en partie à peu près égale, d'Anglais et de Français de différentes classes, parmi lesquels se distinguent une *Right Honorable Lady*, avec ses deux petites-filles Laura et Emma, brillantes de fraîcheur, de jeunesse, et de grâce; un *Beau* de Londres et ses deux *grooms*, avec lesquels il est facile de le confondre; deux jeunes Parisiens, dont l'un est un modèle de bon ton, et l'autre un modèle de badauderie et de fatuité; une grosse dame d'un embonpoint qui pourra fort bien paraître suspect à la douane de Douvres, et qui ne peut être qu'une bijoutière ou une marchande de modes, à en juger par l'élégance déplacée de sa toilette, et les boucles de diamants qui pendent à ses deux oreilles. Le reste des passagers rentre dans l'or-

dre commun, et, par cela même, n'est susceptible d'aucune remarque.

Le premier examen achevé sur le pont, je descendis dans la *cabine*, où je ne fus pas surpris de trouver M. Vermeuil étendu sur un des lits que l'on réserve ordinairement aux dames. Il dormait déjà d'un profond sommeil, mais son repos ne fut pas de longue durée. Parvenus au milieu du canal, la lame plus longue et plus élevée ne tarda pas à imprimer au navire un mouvement de *roulis* dont presque tous les cœurs furent à la fois avertis par un mal-aise progressif qui s'annonçait par des symptômes différents: les uns restaient immobiles: les autres étaient pâles; ceux-ci se plaignaient d'un grand mal de tête; ceux-là, dans une espèce d'ivresse, voyaient tous les objets tourner autour d'eux. Notre homme de la *cabine* fut un des plus promptement atteints. Eveillé en sursaut par le mal de mer, tout nouveau pour lui: "Qu'est-ce que ça?" s'écria-t-il. "Eh bien! Ah! je vais me trouver mal. Dites-leur donc de finir." Quand on lui eut fait observer que cela devait se passer ainsi, et qu'il souffrirait moins sur le pont, il se hâta d'y monter, en témoignant son regret de n'avoir pas pris un paquebot plus *solide*.

Il vint prendre place sur un banc, à côté de la marchande de modes et d'un gros *shopkeeper*, à qui il avait entendu dire que la place la plus voisine du grand mât était la meilleure.

La mer grossissait toujours, et le *tangage* qui succéda au *roulis* porta bientôt au dernier degré les angoisses d'un mal dont j'étais le seul passager qui ne fût pas atteint. Vieux *loup de mer*, je me ressouvenais de mon ancien état, et j'allais de l'un à l'autre porter des consolations et des secours aux plus malades. Les deux jolies petites-filles de milady étaient principalement l'objet de mes attentions.

Quant à M. Vermeuil, il y avait quelque chose de si extravagant dans ses plaintes, de si ridicule dans ses contorsions, qu'il arrachait le rire même à ses compagnons de souffrance. "Ah!" s'écriait-il, en se tenant la tête avec les deux mains, "il faut que je sois un grand coquin, un grand misérable, quand je pouvais rester tranquille chez moi au milieu de toutes les douceurs, de toutes les jouissances de la vie, de venir m'enfermer dans cette bière flottante pour y souffrir toutes les tortures!... Aie! aie! je suffoque!"—"And I too," disait le marchand anglais, "*I wish I was at home*."—"Taisez-vous avec votre baragouin," reprit M. Vermeuil en colère: "il s'agit bien de plaisanterie."—"Je ne plaisantais pas (continua l'Anglais), j'avais le droit de me plaindre comme vous."

"Eh bien! plaignez-vous poliment," reprit l'autre... Je ne sais jusqu'où une querelle commencée aussi raisonnablement eût été portée sans l'accident qui vint y mettre fin. Une grosse lame qui nous prit de travers renversa le banc où siégeaient les deux interlocuteurs, qui se crurent engloutis tout vifs. L'effroi fut général; mais telle est la douloureuse apathie où vous plonge le mal de mer porté au plus haut degré que personne ne songea à se relever; le marchand anglais tombe sur le *gentleman*, et le bourgeois de Paris sur la marchande de modes. Ce ne fut qu'en changeant de position, lorsque le fort de la crise fut passé, que M. Vermeuil s'aperçut du tête-à-tête où il s'était trouvé.

Au milieu de toutes ces scènes pénibles et grotesques, nous descendîmes à Douvres, où les douaniers ne nous permirent pas même d'emporter un sac de nuit. Nous fûmes reçus au milieu des huées d'une troupe de femmes et d'enfants qui s'étaient rassemblés sur le port pour nous voir descendre, et qui s'attachèrent particulièrement à notre badaud voyageur, lequel répondait aux insultes qu'on faisait retentir à ses oreilles par le mot *Angliche* canaille.

Je ne manquai pas, le lendemain, de me rendre à la douane avec mon premier compagnon de route, pour être témoin de la scène que je prévoyais.

Je ne me souviens pas d'avoir vu de ma vie un homme dans un accès de colère plus burlesque que celui dont M. Vermeuil fut pris en voyant retourner tous ses coffres, éparpiller, étaler toute sa garde-robe. Ce fut bien pis quand on lui signifia que tous ceux de ses effets qui n'avaient pas encore été portés devaient payer un droit au moins égal à leur valeur intrinsèque, et que son argenterie ne pouvait lui être rendue qu'en morceaux. Il eut beau tempêter, maudire les douaniers anglais, une partie de ses effets fut saisie, l'argenterie fut brisée, et on le laissa maître, après avoir payé un droit exorbitant pour le reste, de partir pour se rendre à Londres.

"Que je sois pendu," s'écria-t-il, "si je fais un pas de plus dans cette île infâme! je repars à l'instant même pour la France, et Dieu me préserve de jamais *sortir de chez moi!*"

Il fit en effet reporter son bagage, diminué de moitié, sur un paquebot prêt à mettre à la voile pour Calais; et quelque chose que je pusse lui dire, je n'obtins pas même qu'il retardât son voyage de vingt-quatre heures pour repartir le lendemain avec lui.